

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51287

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

bungstag der Brüder Karl und Karlmann laut *Fredegarii Continuationes* 54 »Die *Annales Laureshamenses maiores* zum Jahr 768 geben den 25. September an« (S. 325 A. 2). Wundert man sich zunächst, daß hier nicht einfach auf die *Regesta Imperii* verwiesen wird, so liefert ein Blick in Kruschs Apparat zur Stelle die Erklärung. In ihm hieß es »Ann. Lauriss. mai. a. 768 (SS. I, p. 146) diem 7. Id. Oct. tradunt, quem praeferendum esse, censuerunt Breysig...«. Für den neuen Kommentar wurden somit die *Annales Laurissenses maiores* nicht mit den *Annales regni Francorum* identifiziert, sondern zu einem neuen Annalenwerk gemacht, und bei der Auflösung des Datums werden Iden und Kalenden verwechselt. Daß die *Regesta Imperii* mit den *Annales regni Francorum* für den 9. Oktober eintreten, sei nur am Rande erwähnt.

Vorstehende Kritik läuft darauf hinaus, daß die Bearbeiter des wissenschaftlichen Neulateins nicht mächtig sind, daß sie sich unterschiedlich gründlich mit der Überlieferung ihrer Texte beschäftigt und die Konsequenz chronologischer Verschiebungen nicht durchschaut haben. Andere Inkonsequenzen wie die Gleichbehandlung mittelalterlicher und moderner Ortsnamen im Druckbild, das unterschiedliche Verzeichnen von Textauslassungen und das Fehlen von mitlaufenden Seitenziffern aus den Vorlagen, obwohl die Seitenwechsel von Kruschs und Hofmeisters Texten dankenswerterweise durch Schrägstrich gekennzeichnet worden sind, gehen eher zu Lasten des Verlags. Gewinn verspricht auch der Sachapparat, da in ihm wiederholt auf neuere Veröffentlichungen verwiesen wird. Daß Herwig WOLFRAM in seinem Vorwort nachdrücklich auf die neuen Übersetzungen abstellt, kann überzeugen, auch wenn man sich für einen runderen Eindruck von den aufgenommenen Texten die kommentierte Wiedergabe aller Kapitelüberschriften, gerade auch für die ausgelassenen Partien, gewünscht hätte. Als Leseausgabe dürfte das Buch seinen Weg machen und zu weiterer Beschäftigung mit Fragen der Merowingerzeit anregen.

Kurt-Ulrich JÄSCHKE, Saarbrücken

Matthias WERNER, Adelsfamilien im Umkreis der frühen Karolinger. Die Verwandtschaft Irminas von Oeren und Adelas von Pfalzel. Personengeschichtliche Untersuchungen zur frühmittelalterlichen Führungsschicht im Maas-Mosel-Gebiet, Sigmaringen (Thorbecke) 1982, 347 p. (Vorträge und Forschungen, Sonderband 28).

En 1978, M. Werner a publié une analyse des débuts de l'abbaye Sainte-Irmine (Oeren) de Trèves; deux ans plus tard, il donnait une étude approfondie et neuve de l'espace liégeois, c'est-à-dire une analyse de personnages et de familles des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, en apportant bien des faits nouveaux à partir des sources bien connues. Voici qu'il récidive, et deux ans plus tard il nous offre l'introspection des parentés d'Irmine d'Oeren et d'Adela de Pfalzel. Deux femmes, deux grandes dames, fondatrices de monastères, abbesses, et autour d'elles des hommes illustres, des prélats, avec elles, des biens, des patrimoines, et des parentés à éclairer ou à démanteler définitivement.

Nous sommes à cheval sur le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle. Irmine serait devenue abbesse d'Oeren vers 697–698 (p. 68), elle est morte après 706. Adèle de Pfalzel serait née vers 660–675 et morte après 731. Elles ont, l'une et l'autre, laissé des actes, leurs traces sont nombreuses dans les textes hagiographiques. La tradition en faisait des descendantes du roi Dagobert I<sup>er</sup>; Irmine apparaissait comme une ancêtre des Carolingiens, Adèle, disait-on, était la fille d'Irmine, et l'on avait avec elles une très grande famille austrasienne. M. Werner a voulu reprendre tout le dossier point par point<sup>1</sup>, éliminer les faits douteux et ne garder que le sûr, il tient cependant compte des

1 Dossier déjà abordé dans le livre précédent: *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit*, Göttingen 1980, p. 159–172.

éventualités en soulignant qu'elles ne sont que cela et non des certitudes. Le résultat est contenu dans un tableau de la page 331: en traits gras, les parentés confirmées: Adèle et sa sœur Regentrude, Albéric fils d'Adèle, Grégoire abbé de Saint-Martin d'Utrecht, fils d'Albéric et son neveu Albéric, évêque d'Utrecht; en traits continus, les parentés également sûres, mais qui n'ont pas fait l'objet d'un examen approfondi: la descendance d'Hugobert, le lien avec Plectrude, l'épouse de Pépin II, Charles Martel et ses fils; et beaucoup de lignes en pointillés, pour les parentés hypothétiques. Là se lisent les conclusions de M. Werner, et notamment l'absence de parenté entre Adèle et Irmine.

Il est instructif de lire cet auteur (à la langue très claire) pour qui veut s'aventurer dans le maquis des grandes familles austrasiennes. Une technique souvent appréciée consiste à torturer les noms en partant du principe qu'il n'y a pas alors d'orthographe des noms propres, et que le même nom s'écrit de deux façons très différentes, parfois fort éloignées. C'est vrai que plus tard on mêle les Arnold et les Arnolf, Odon et Otton, Renard et Renaud, Isabelle et Elisabeth. Mais ce jeu mène loin, parfois trop loin. M. Werner est attentif à ne pas s'y laisser prendre, et il consacre vingt pages à démontrer qu'il est impossible de fondre en une seule personne Irmina et Ymena; il ne néglige rien: remarques critiques sur les sources, étude onomastique, analyse des titres ecclésiastiques des deux dames, observations sur leurs biens, et puis, pensant au lecteur pressé, une conclusion: ces deux personnes portent un nom de même étymologie, appartiennent toutes deux à l'état ecclésiastique, ont fait donation à Echternach de biens au même endroit; cependant elles sont différentes; invraisemblable est la transformation d'Irmina en Ymena, malgré la date tardive (XII<sup>e</sup> siècle) de la copie unique qui transmet le nom de la seconde; toutes deux sont *Deo dicatae*, Irmina seule est abbesse; les lieux de donation sont Badelingen et Bedelinga, en pays trévirois, mais ne peuvent nécessairement être confondus. L'intransigeance de l'auteur paraîtra à beaucoup excessive, car nul n'ignore que les auteurs anciens sont loin de s'exprimer de façon identique. M. Werner ne condamne pas irrémédiablement une attitude différente de la sienne, mais il accumule les motifs de suspicion. Un chercheur, aussi expert que lui, saurait développer parfois des arguments inverses, sans doute également convaincants; M. Werner préfère l'hypothèse restrictive, la plus sûre. S'il s'attache si fort à dénouer ce nœud, c'est que l'histoire avait apparenté Irmine et Adèle par l'intermédiaire d'Attala, fille d'Ymena, Attala étant confondue avec Adela, et Ymena avec Irmine. On voit que tout cela va très loin. C'est toute une conception de la recherche dans le haut Moyen Age qui s'exprime dans ces quelques pages.

Pourquoi enfin un travail si ardu sur deux personnes? Parce que nous avons là une lignée connue sûrement sur cinq générations (descendance d'Adèle), riche et puissante, et une autre lignée tenue pour ancêtre des Carolingiens, un milieu en tout important pour l'histoire de la grande dynastie de Charlemagne. Il était donc nécessaire de faire toute la lumière sur ces groupes, d'en reprendre tous les éléments de détail grâce à l'utilisation du fonds d'archives d'Echternach, au centre de la question. Irmine fut la deuxième abbesse d'Oeren, la première étant Modeste qui avait été auparavant moniale de Remiremont; mais Oeren voulut à la fin du XI<sup>e</sup> siècle se faire passer pour fondation royale afin d'échapper à l'influence de l'archevêque, et les moniales n'hésitèrent pas à développer des légendes qui mêlaient étroitement leurs fondatrices vénérées aux lignées royales (ici à Dagobert et à Pépin II). En fait les monastères de femmes étaient bien plutôt généralement des fondations familiales, les rois n'ayant pas souvent à y faire. Le destin des jeunes filles était une préoccupation première des grandes familles, il faut s'en souvenir. Le culte d'Irmine s'est développé dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, comme cela se fit à Metz également avec Sainte-Glossinde, Saint-Symphorien, Saint-Clément, au détriment des patronages primitifs. Le culte, en développement, de saint Willibrord fit oublier Irmine aux moines d'Echternach.

Après avoir fait le tour des problèmes posés par sainte Irmine et ayant du même coup déblayé le terrain M. Werner peut s'intéresser à Adèle de Pfalzel, pour laquelle il reprend une démarche

analogue: étude et datation de son testament, rassemblement des données admises ou discutées (v. 732–733). Elle a fondé ce *palaciolum* pour être une abbaye de femmes dans la dernière décennie du VII<sup>e</sup> siècle. Pour établir le *cursus vitae* d'Adèle, il est possible de tenir compte de la chronologie de son fils Albéric et de ses petits-enfants. Possession de famille, l'abbaye fut confiée à l'église de Trèves et aux archevêques (en l'occurrence Milon); elle eut des biens très dispersés, comme ce fut le cas pour Echternach ou Saint-Maximin (carte 2, p. 200). L'auteur passe en revue les parents possibles et certains d'Adèle, rejette l'hypothèse de la parenté de Dagobert I<sup>er</sup>, traite de sa sœur Regentrude et de la possible parenté avec la maison ducale de Bavière, pose le problème de celle de Plectrude, épouse de Pépin II. Les conclusions sont conditionnées par l'usage que l'on fait de l'homonymie, de l'appartenance au même groupe dirigeant.

Ainsi M. Werner revient-il à la lignée des Pippinides. Il avance sur un terrain plus solide avec Albéric, fils d'Adèle, avec Grégoire, le petit-fils (ce fils aîné d'Albéric serait né vers 706–707). Plusieurs autres grands monastères se trouvent mentionnés et mis en cause: Süsteren, Nivelles, Prüm, Echternach, en fait on se meut d'une famille à l'autre, d'une fondation à l'autre, dans le monde des grands Austrasiens. Comme Irmine citée tout à l'heure, Grégoire, abbé à Utrecht, reçut un culte longtemps après sa mort (première mention sûre au XII<sup>e</sup> siècle); il est bien connu par la Vita que rédigea Liudger, plus tard évêque de Munster, son disciple. La longue récapitulation de l'enquête menée par l'auteur (p. 317–325) permet de retrouver, groupés, les éléments d'une démonstration fouillée et apparemment disparate. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de posséder des pages utilement récapitulatives, auxquelles le lecteur pressé pourra se reporter. Avec ce travail, un pas est fait vers une connaissance plus sûre de deux grandes dames souvent citées, outre la part importante de renouvellement pour ce qui est de l'histoire des débuts d'Echternach<sup>2</sup>. Certes cela ne nous apprend pas vraiment du tout nouveau sur la puissante aristocratie d'entre Meuse et Rhin, mais éclaire fort ce qu'on en sait, et aussi précise ce que doit être une prudente méthode de travail portant sur le haut Moyen Age. Pour le matériel proposé, la démarche suivie et les conclusions atteintes, ce livre sera beaucoup et souvent utilisé.

Michel PARISSE, Nancy

Die alten Mönchslisten und die Traditionen von Corvey. Teil 1, neu herausgegeben von Klemens HONSELMANN, Paderborn (Verlag Bonifatius-Druckerei) 1982, 198 p. (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Westfalen, X. Abhandlungen zur Corveyer Geschichtsschreibung, 6).

Après Fulda et Reichenau, voici Corvey, la nouvelle Corbie, d'Adalhard et de Wibald, et ses listes de moines. Comme les listes de Fulda et de Reichenau, celles-ci avaient connu une première publication, mais de nouveaux textes ont été découverts, des précisions apportées. Une nouvelle édition fut décidée, elle nous est aujourd'hui donnée, nette, maniable, munie d'un index. Avec les listes, figurent les donations, celles qu'on appelle *traditiones*, qu'on répugne à appeler «traditions» pour éviter des confusions, et qui tirent leur nom du verbe initial de la formule: *tradidit*. Il y a peu à dire de cette excellente présentation.

L'introduction relate le destin des différentes copies, dont la plus curieuse est une liste envoyée à Saint-Bertin. Ensuite, abbatiat par abbatiat, les moines de la Nouvelle Corbie sont donnés dans l'ordre où ils sont entrés à l'abbaye. Les listes parallèles sont juxtaposées et

2 Pour le détail, voir compte-rendu détaillé donné par Jean SCHROEDER, dans: *Echternacher Studien* 3 (1983) p. 469–474.